

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 9

Artikel: Féministe : [1ère partie]
Autor: Féal, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lés fellîs lè faut alla queri
Lés fennés vollant pro veni
Et sé desant l'ouna à l'autra :
« Ne savant pas bin dansi,
Deins noutron teimps iré tot autré,
On sé savà mi divertî ».

« Quand on vâ cliabî valets
Que font tant lés fignolets,
N'ant reinquié l'orgoué ein tita
Avoué lau bin féré bî,
Noutrés hommés avoué lau batze
Ne sont te pas plie galés ».

« Les fellîs s'incrayant bin
Avoué laus haillons dé rein,
Cliau freluches d'indienne
Cein ne douré pas grand teimps
Dais robés dé ballés lannas
Saret te pas plie ciseint » (seyant).

« Ate que z'in ion que dansé bin
Nâ sés haillons ne l'ai vont pas bin,
Sés tsausés sant trau grantés
Et son dzatié l'é trau cort,
Sa camusa l'é mau fête.
Ma fâ ci valet l'est pout ».

« Ate que z'in ion que l'é bin habelli,
Mâ ne sâ pas bin dansi.
Sa danchosa n'est pas balla,
Son motchô l'ai va pas bin,
Son habit à granta taille
Ne l'ai va pas dé trau bin ».

« Ate que z'in dou que s'amant bin
Que sant po sé baisi ein danseint,
Gadzonque l'est sâ maitressa
Que s'é volliant binstou mariâ.
On outra dit « Ein su bin sûra,
Ein ai dza oûi parlâ ».

« Ah! lè foudra bin fouettâ.
N'a pas lés laissi maria.
N'a te pas dza prau misère,
Sein incora in mè betâ.
Les dzeins d'ora sant terriblio,
S'é voudrant bin ti maria ».

Saret bin ouna chapita
Dé porta on banc por l'é setâ,
Ein l'au deseint : « Pourrés fennés !
Setâ vo po mi vouaiti,
Vo daissé itré maffités,
Car nion ne-vo vau dansi ».

Ye foudrà po bin fini,
Quand révinant dé dansi,
Que trovissant laus homes
Que prisant on gros chaton,
Lau cassa chu lés épaulés,
A cliau bougrés dés guenons.

Se t'étâi restaie tsi no,
Sacré tsaropa que t'i!

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

FÉMINISTE

PAR PIERRE FÉAL

La belle Mlle Laroche, allongée sur le divan de la véranda, regardait d'un air songeur la lampe posée sur un guéridon, une haute lampe d'onyx autour de laquelle des myriades d'insectes et de petits papillons venaient tourbillonner et se brûlaient les ailes, tandis que tout près d'elle son amie, la petite d'Anivier, se balançait dans un large fauteuil à bascule tout en s'évantant doucement avec un éventail japonais très grand, enluminé de couleurs éclatantes et semé de ces dessins bizarres qui semblent éclos en un rêve.

Les deux jeunes filles se taisaient, et seul, le cri monotone et mélancolique des grenouilles dans un étang voisin troublait le silence de cette soirée d'automne.

Soudain Mlle Laroche prononça, en soulevant un peu la tête :

— Tu ne m'as pas encore dit, Andrée, comment

Te ne verrâ pas oncora
Cliau pertés à mes tsausons;
Que quand yé betâ mes choqués,
Seimblîé que yé met dai diétions.

« Audaces fortuna juvat. »

Bellacossia, cul-de-jatte, maître à danser et professeur d'escrime à l'Ecole militaire de Tri-fouilly, vient de gagner le gros lot à la loterie des cochons de lait tuberculeux.

Considérant son aubaine d'un air mélancolique : « Ce n'est pas encore ça qui me fera de belles jambes ! »

C'est à la même loterie que la jeune et élégante Madeleine Risette, ayant rêvé d'un quaterne qui, cela va sans dire, devait lui rapporter la forte somme, vendit sa belle chevelure pour acheter quatre billets. — Qu'obtint-elle ? — Le gros lot. — Non, un peigne !

Femme et faux. — L'année dernière, un homme de S., canton de Fribourg, fut condamné à 6 fr. d'amende pour avoir battu (*enchaplé*) sa faux le dimanche.

En apprenant sa condamnation, sa femme dit avec indignation :

— Quand mon mari bat sa faux le dimanche, en lui fait payer 6 fr. d'amende, et quand il rentre soult le dimanche soir et qu'il bat sa femme, on nê lui dit rien ! *Tsanero di governemen, va!* »

LOU BOSSATON DÈ MOUSSEUX

A AUDIUSTE

AUDIUSTE qu'étai on bon viveint avoi prépara on galé petit bosset dè mousseux por régala ses amis et s'étai bin bailli dé la peîna por leu fèrè bon, lei yava mè dau sacrou candi, dé la vanille, dau cogna, dau riz ; qué, on tziron dé bons onguents que lai avan còta bin tchè, por bailli bon goût.

Lou premi de l'an, l'einvité don ses vesins et quoiqués amis por agota son mousseux novi que devessai itré onna bounna gotta, mâ misère quand l'a vollhiu véri la boîte, rein n'a pu chailli.

Lei y a pautitré on pepin dein lou perte dau robinet, que dit Audiuste et s'ein va tertzti oun'ollie por fourgonna et tâtzi dé lou déboutzi, mâ rein ne vau cola, et tsacon sé demandavè ceinque fallia fèrè quié, car l'avan ti bin sâ, por la bounna raison que l'avan fita Sylvestre la veilla.

— Crayou bin qu'ein chacozein on bocon lou

s'est fait le mariage de Hortense des Lilas avec ce savant dont j'ai oublié le nom ?

Mlle d'Anivier se mit à rire.

— Oh ! c'est tout un roman, ma chère.

— Raconte-moi ça, je t'en prie, fit Mlle Laroche, j'ai vu Hortense chez toi la dernière fois que j'y suis venue en séjour, et je l'ai trouvée bien jolie.

— Jolie ! peuh ! ça dépend des goûts ; moi, d'abord, je n'aime pas les cheveux rouges ; mais, puisque ça t'amuse, je veux bien te le raconter.

Et la petite d'Anivier ferma son éventail, prit dans un étui posé sur la table une cigarette qu'elle alluma.

— Tu connais ma tante Caron, qui est aussi celle d'Hortense ? fit-elle, après avoir tiré une bouffée de fumée, une petite fumée odorante et bleue.

— Oui, un peu.

— Eh bien, au commencement de l'été la voilà qui s'avise, sous prétexte qu'elle se fait vieille, que le bruit, le monde la fatiguent, d'aller s'enterrer dans un petit hôtel de montagne, un trou, quoi ! et de nous emmener, Hortense et moi, pour lui tenir compagnie.

C'était ennuyeux à périr là-haut ; rien que des sapins, des sapins tout noirs, des choux et des vieilles demoiselles, des étendues de choux immenses, à vous donner le cauchemar, toutes ces têtes rondes, symétriques, alignées, et vertes, vertes ! et des vieilles demoiselles qui erraient deux par deux dans les petits chemins. Il n'y avait

bossaton, on lou farai cola, que dit ion dé cau-que qu'élan quie.

— Va, coumein lè de, que fa Audiuste ; et coumein l'iré vi qu'on pesson, chautté chu lei bossats et sè gangueillié por déchû por chacoré son bossaton dè mousseux. Mâ quand l'a vollhiu s'eimbreyî por segotta son bareillon, constato que lou fond l'ava fottu lou can !

— Que l'est portant domadzou que dion ti einseimbliou, car dévessai itré dau tot bon tant dè peina que te t'iré bailli por lou fèrè fa-meux !

— Tant pi, que lau fa Audiuste, ne lei à rein à faire d'autrou por se remoa la pipi, qu'onna tornaie au guellhion et l'est bein cein que l'an fè ; sè san quand mimou bein amusa et risu de la trista farça que l'au zétai arrevafé, sein pourtant lau grava de trabètzi ein chaillessein dé la cava.

MÉRINE.

La livraison de *février* de la Bibliothèque universelle contient les articles suivants :

L'encadrement des armées modernes. Quelques types de sous-officiers allemands, par le commandant Emile Meyer. — La reine Berthe. Nouvelle, par Virgile Rossel. — Les intellectuels en Russie, par Louis de Soudak. — Une lettre inédite du comte Gorani, par Henry Prior. — Marguerite Fuller et ses lettres d'amour, par Marie Dutoit. (Seconde partie). — Grandes villes allemandes. Etude synthétique, par Henry Aubert. (Seconde et dernière partie). — Ella. Scènes de la vie lapone, de J.-A. Früs. (Seconde partie). — Chroniques parisiennes, anglaise, hollandaise, russe, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

LE VIN CLAIR DES COTEAUX VAUDOIS

Un de nos amis a reçu dernièrement d'un pasteur, qui avait été son hôte d'un soir, des vers que nous ne résistons pas au plaisir de reproduire.

Du thé noir n'allons point médire :
Dans les salons chics, on doit
Le louer, avec un sourire
Qui reste pourtant un peu froid.
Vive le thé !... Mais, qu'on m'excuse,
Je préfère au produit chinois,
Un nectar plus cher à la muse,
Le vin clair des coteaux vaudois.

Les sirops et la limonade
Ont leur raison d'être en été.
J'en boirais si j'étais malade,
Mais n'y chercherai pas la gaieté.
Mieux vaut pour stimuler la verve
S'ingurgiter quelques bons doigts
Du soleil qu'on met en conserve
Dans les crûs des coteaux vaudois.

pas de messieurs à l'hôtel, pas un seul monsieur.

Enfin, nous étions là déjà depuis deux longues, longues semaines quand, un beau jour, Mme Tapin — c'était la maîtresse d'hôtel, — Mme Tapin nous annonça, la mine rayonnante, qu'elle attend un monsieur terriblement savant qui s'appelle le docteur Barbaroux, qu'il est une des lumières de l'archéologie, et pas marié par-dessus le marché ! Quelle joie ! J'avoue que je me réjouissais beaucoup, oh ! mais beaucoup, de le voir.

Hortense, elle, faisait la grimace.
Un homme ! qu'est-ce que ça l'intéressait les hommes !

Parce que, tu sais, Hortense était la présidente de notre club des Femmes libres ; c'est même elle qui l'avait fondé avec Cécile Miron ; on se réunissait une fois par semaine pour médire des hommes, c'était charmant ! Au lieu de thé nous buvions du champagne, du cognac, des grogs très forts ; on fumait des cigarettes, des cigares ; même la petite Miron fumait la pipe, ce qui lui donnait chaque fois des vertiges. Mais baste ! elle s'inquiétait bien de ça. Et puis, nous nous étions engagées sur l'honneur à n'épouser qu'un homme qui partagerait toutes nos idées, qui reconnaîtrait la supériorité de la femme.

Nous avons toutes juré, c'était une vraie cérémonie, très drôle et très émouvante en même temps. Hortense était la plus enragée de toutes ; il fallait l'entendre...

L'eau-de-vie est pour les ivrognes,
Le champagne est pour les fêtards,
L'eau des marais pour les cigognes
Et des étangs pour les canards.
On réserve aux dieux l'ambrosie;
Mais pour nous, honnêtes bourgeois,
Arrosons notre bourgeoisie
Du vin clair des coteaux vaudois,

Vos flacons ont eu leur affaire :
Je crains qu'il n'en soit rien resté !
Mais aussi que pouvions-nous faire
Que les boire à votre santé ?
Qu'en l'an nouveau le bonheur chante
Sur vos lèvres et sous vos toits,
Qu'en votre cave encore ferment
Le vin clair des coteaux vaudois !

UN CADEAU DE PARIS !

Un fidèle ami de Morges, du *Conteur*, veut bien nous adresser les lignes suivantes qui amuseront certainement nos lectrices, et nos lecteurs aussi. L'histoire est authentique. La voici :

*

« Ma grand'mère, qui était née en 1790, racontait que sa mère avait été un certain nombre d'années en service, dans une famille genevoise dont la fille avait épousé un Parisien qui l'emmena dans la grande capitale.

La jeune dame ayant, paraît-il, gardé un bon souvenir des services de mon aïeule, lui envoyait régulièrement, dans la commune où elle s'était mariée, un petit cadeau de nouvel-an. Vers Noël 1796, elle reçut un petit sac renfermant environ deux livres de café.

A cette époque on ne connaissait, à la campagne surtout, le café que par ouï-dire et on ignorait absolument la manière de l'appréter.

Mon aïeule consulta à ce sujet toutes les commères du village, aucune n'avait fait ou même vu faire du café. La syndique opina que cela ressemblait à des haricots et que l'on devait donc cuire ce nouveau légume de la même manière.

Comme il s'agissait d'un mets exceptionnellement recherché, puisque la dame de Paris avait écrit qu'on le payait un louis la livre (quatre écus neufs !) il n'était pas question d'aller employer le contenu du sachet tout d'un coup : on décida d'en mettre cuire la moitié, le jour du nouvel-an, avec un saucisson.

Le mets fut trouvé affreusement mauvais — cela se comprend. Cela « maillait » sous les dents, disait ma grand'mère, et ressemblait à

Mlle Laroche se mit à rire et Mlle d'Anivier poursuivit en se balançant plus fort :

— Deux jours plus tard, après le souper, toutes ces dames étaient sur la terrasse quand nous voyons apparaître un véhicule, et dans ce véhicule un grand monsieur avec une grosse malle.

C'était un très bel homme ce docteur Barbaroux, grand, puissant, imposant, mais trop majestueux, trop solennel, pas mon type, quoi ! Il avait mis un faux-col tellement raide qu'on l'aurait cru de fer-blanc ; il n'était pas poli d'ailleurs, il est entré tout droit dans la maison, sans saluer, sans regarder personne. Hortense était indignée.

Le lendemain matin, nous étions assises comme d'habitude devant la maison ; moi, je lisais à haute voix un petit roman fade, ma tante tricotaient un long bas noir, Hortense brodait ; elle brodait avec du fil d'or des chimères sur un fond de satin mousse.

Tout d'un coup nous entendons une voix qui nous crie :

« — Mesdames ! »

Nous levons le nez toutes les trois. C'était lui, le docteur Barbaroux, affublé d'une robe de chambre bigarrée ; il avait l'air furieux.

« — Mesdames, vous m'obligeriez en allant lire plus loin, je travaille ! »

Ma tante Caron s'était levée tout émotionnée et balbutiait :

« — Certainement, monsieur, certainement, nous

des petits morceaux de cuir trempés dans de l'eau chaude.

On écrivit le résultat à la « dame de Paris » qui se moqua de l'ignorance de mon aïeule et lui apprit qu'il fallait rôtir, griller le café dans une marmite, à sec, en ayant soin de brasser continuellement avec une petite poche en fer pour empêcher le café de se brûler ; puis ensuite de le broyer sur la planche à découper avec le rouleau à gâteau, jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre. (Les moulins à café étaient naturellement inconnus). Il fallait alors mettre cette poudre dans un grand pot et verser dessus de l'eau bouillante, puis laisser tirer un moment et servir chaud.

— A Dieu me reindo ! dit la syndique en apprenant cela. Arai-t-on pu craindre que failliesai cein grehli ! C'est bin onco daô parisien !

Il fut procédé ainsi le jour de Pâques, avec le solde du sachet.

On suivit exactement les instructions. Seulement comme la « dame de Paris » n'avait pas dit comment utiliser le contenu du pot, on jeta l'eau, qui répandait une odeur âcre et qui ne paraissait pas propre et on servit le marc.

On en mangea, dit ma grand'mère, mais peu et on trouva que vraiment c'était jeter l'argent que de payer si cher un mets pareil ! » L. D.

Divertissement de saison.

Changer un tableau représentant l'hiver en un autre qui représente le printemps. — Cette expérience est due à l'application des encres de sympathie du dessin. Il suffit, en effet, pour changer un arbre dépouillé de feuilles et de fleurs en arbre orné de fleurs et de feuilles, de peindre un simple trait sur un tableau représentant l'hiver, des arbres et des arbrisseaux dépouillés de feuillage. On peint ensuite les feuilles, les fleurs et les fruits avec les encres de sympathie verte, rouge, jaune, etc. ; on laisse sécher ces dessins qui sont alors invisibles ; on les encadre, en les couvrant par dessus d'un verre et de l'autre côté d'un papier collé sur le cadre.

Lorsqu'on veut opérer la métamorphose de l'hiver en printemps, on expose ce tableau à l'action des rayons solaires ou à un feu doux, et l'on ne tarde pas à voir ces arbres et ces arbrisseaux se couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits. Par le refroidissement tout disparaît ; en le chauffant de nouveau on le fait reparaître. On prépare de la même façon des écrans sympathiques.

sommes... nous sommes désolées. — Venez, chères petites. »

Et nous voilà parties au fond du jardin. Hortense pérorait. Si c'était permis à un homme d'être aussi grossier ! Ah ! ils sont bien tous les mêmes, des tyrans, des êtres sans cœur, des monstres ; elle aurait voulu qu'il n'eût jamais mis les pieds à l'hôtel Tapin, cet individu ! Elle se demandait s'il ne serait pas de son devoir, de son devoir de présidente des Femmes libres de rédiger une pétition pour demander à Mme Tapin de le renvoyer tout de suite.

Au dîner, — jamais je n'oublierai ce premier dîner, — un énorme bouquet de roses s'étalait derrière l'assiette du docteur, et ces dames avaient fait toilette, elles étaient presque toutes en robes de soie, et même miss Haliburton, une longue et vieille Anglaise à tournure de squelette, s'était mise en blanc ; elle était folle d'archéologie et se réjouissait d'avoir des entretiens savants avec M. Barbaroux ; lui était arrivé en retard, n'avait regardé ni le bouquet ni ces dames, mais s'était mis tout de suite à manger, comme un ogre, sans lever le nez ; personne ne parlait, excepté Hortense et moi, qui chuchotions un peu.

A la fin pourtant, au dessert, mis Haliburton, qui toussait, toussait, pour se donner de l'aplomb, se lance et dit :

— Vous aviez visité les pyramides ?

— « Oui, madame », répond M. Barbaroux d'un

Potage purée de marrons au céleri

(6 personnes.)

(1 h. 1/2 à 2 heures.)

Fendre l'écorce à 25 beaux marrons, les faire bouillir à l'eau simple pendant 5 minutes, ou les mettre sur une plaque à l'entrée du four pour soulever l'écorce. Enlevez celle-ci ainsi que la pellicule qui adhère au marron. Cuisez ces marrons avec : eau, une pincée de sel, 10 grammes de sucre et 25 grammes de céleri émincé ; cette cuisson doit être conduite lentement et pendant une heure et demie.

D'autre part, taillez en julienne fine et courte 100 grammes de blanc de céleri, étuvez-la au beurre pendant 20 minutes ; couvrez-la ensuite d'eau tiède, ajoutez-y une pincée de sel et finissez de la cuire tout doucement. Passez les marrons au tamis fin, délayez la purée avec un litre de bouillon. Faute de bouillon frais, on en peut préparer instantanément au moyen du bouillon granulé Maggi ; chauffez en remuant jusqu'au moment où l'ébullition va se produire, puis complétez le potage, hors du feu, avec 30 grammes de beurre, versez enfin dans la soupière et ajoutez la julienne de céleri.

(La salle à manger de Paris.)

LOUIS TRONGET.

Ainsi que le disent certains de nos confrères du canton, la matinée de demain, dimanche, au Théâtre, est de celles qui attirent tous les amateurs de comédie. Au programme, *L'honneur*, de Sudermann, une pièce qui eut un grand retentissement en Allemagne, et que le succès suivit à Paris, où, traduite, elle fut jouée au théâtre Antoine. — Le soir, un drame populaire entre tous et sur lequel il n'est pas besoin d'insister, *Les deux orphelines*. Et pour terminer le spectacle, un acte déopilant, *Grasse matinée*.

*

La revue du *Kursaal*, dont la vogue ne tarit pas, s'est rajeunie encore par des attractions nouvelles. Hier, Mme Carmen de Villers a fait ses adieux à ses nombreux admirateurs. Le célèbre imitateur Stuart, seul rival de Bertin, la remplace. Stuart est un vrai phénomène vocal et ses toilettes sont des plus somptueuses. Enfin, dans un décor nouveau, représentant la place Centrale et le Marché de marée, on entend une chanson inédite, *La fri-cassée*, et l'on applaudit une danse nouvelle.

*

Le Théâtre du peuple est à la veille de sa clôture de saison. Il va fermer ses portes sur un nouveau succès : *Roulbosse*, le *salimbanque*, un drame tout nouveau, qui a le privilège de compter nombre de scènes des plus amusantes.

ton si sec que la pauvre miss devenue coquelicot, n'osa plus ouvrir la bouche.

Ça n'était pas plus amusant qu'auparavant, malgré le monsieur, tu comprends, ma chère ; il entraînait, mangeait, repartait sans jamais rien dire ; le reste du temps il était enfermé dans sa chambre à travailler ; pourtant ces dames continuaient à le trouver charmant, distingué, intéressant, très intéressant surtout ; elles faisaient « Chut ! » en passant sous sa fenêtre et marchaient sur la pointe des pieds pour ne pas faire crier le gravier.

Il n'y avait qu'Hortense qui ne se gênait pas : elle le faisait crier, le gravier, tous les jours, elle passait et repassait par là ; et il fallait voir comme elle était montée contre lui ; elle écrivait, écrivait, pour notre journal.

Car nous avions fondé un journal, *Le cri des Femmes libres*, et même nous nous étions joliment disputées à cause du titre ; elle y arrangeait M. Barbaroux de la belle façon. Ça commençait par : « Trois femmes charmantes jetées par les hasards de l'existence dans un hôtel y rencontrent un homme, un savant, résumé de tous les défauts de son sexe, etc., etc. »

Et vraiment elle n'avait pas tort Hortense, car depuis six semaines qu'il était à l'hôtel Tapin, M. Barbaroux n'avait encore parlé à personne.

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT